

La confrontation

« *Elles ont ensuite été emmenées à Belzec, comme tous les membres du ghetto de Przemysl. Elles sont mortes là-bas...* » C'est sur ces mots que se fermait l'histoire que venait de me raconter le vieux monsieur Polner. Elle confirmait les bruits funestes que nous avons entendus à Katowice et qui avaient découragé mon père de revenir à Przemysl, sur les lieux de mon enfance. « Il vaut mieux ne pas remuer le passé », m'avait-il dit. Tous ces détails que j'ignorais sur les camps de concentration prenaient un aspect réel à travers le témoignage de ce vieil homme, profondément marqué par la mort de sa femme ainsi que par la maladie – il devait d'ailleurs s'éteindre peu de temps après.

C'était donc là que ma mère et ma sœur avaient fini leur vie, après avoir vécu un temps au ghetto de Przemysl où les Allemands avaient rassemblé tous les Juifs. Les révélations que venait de me transmettre monsieur Polner me bouleversaient. Poussés par nos fuites incessantes, confrontés quotidiennement à de nouveaux problèmes, dans d'autres pays, mon père et moi étions restés ignorants des formes qu'avait prises la guerre pour ceux qui étaient restés en Europe. Les camps de concentration, dont

nous n'avions jamais entendu parler avant notre retour en Pologne, faisaient maintenant partie de notre histoire. Même notre petite servante Zosia, que j'aimais bien taquiner, m'apparaissait différemment à la lumière du récit de monsieur Polner. Ce qu'elle avait fait pour ma mère et ma sœur, elle l'avait risqué au péril de sa vie. Les mots du vieil homme tournaient dans mon esprit : *« Ta mère lui avait laissé ses bijoux, et tout ce qui lui restait de valeur. Zosia vendait l'un ou l'autre objet et, avec ça, elle achetait de quoi manger et allait tout donner à ta mère. Parce qu'ils avaient réussi à creuser un souterrain, tu vois, Julek, un petit tunnel sous le ghetto, par où elle pouvait passer. Si les Allemands l'avaient attrapée, ils l'auraient tuée. »*

J'ai passé quelques jours avec le vieux Polner avant de retourner à Katowice. Plus tard, en compagnie de mon père, je me suis rendu à Belzec. Les horreurs que nous découvrîmes là-bas nous mirent en confrontation directe avec la guerre. Ce que nous n'avions pas vécu durant notre absence, nous l'avons ressenti d'un bloc. La guerre, telle qu'elle avait été vécue en Pologne, et restée abstraite malgré le récit de monsieur Polner, prit un visage effroyable lorsque nous foulâmes la terre fraîchement retournée sur les corps enterrés. Le sol s'enfonçait sous nos pas. Tout à côté de nous, des chaussures et des prothèses dentaires, que les Allemands avaient arrachées aux défunts dans

l'intention de les exploiter, formaient deux sinistres montagnes.

Il y avait bien des choses que nous ignorions, la nuit où nous avons fui ! Persuadés que ma mère et ma sœur ne couraient aucun risque, nous étions partis précipitamment, mon père et moi, nous imaginant les plus menacés.

La fin de la guerre, une nouvelle vie, la liberté, tout cela ne nous apparut que plus tard. Nous fûmes d'abord assaillis par le deuil, l'horreur, et même une culpabilité diffuse.

Une famille juive traditionnelle

Je suis né le 5 novembre 1922, à Przemysl, une ville du sud de la Pologne. Sa position stratégique lui avait conféré un rôle commercial et militaire impressionnant. Preuve de son importance : la présence d'une caserne abritant en permanence deux garnisons chargées de défendre les fortifications qui entouraient la ville, des remparts devenus de plus en plus importants au fil du temps. Dans ma jeunesse, la ville comptait quatre-vingt mille habitants.

Nous habitons un grand appartement, rue Mickiewicza, intégré à un bâtiment qui, conçu comme les maisons italiennes, disposait d'une cour intérieure autour de laquelle logeaient plusieurs familles. Notre habitation donnait sur la rue.

Mon père, Mayer Bar, était un businessman. Ainsi, il était associé dans une affaire de moulin à blé appartenant à un certain monsieur Nussbaun et à quelques autres actionnaires. Ce moulin avait été construit pour l'armée polonaise casernée à Przemysl, à qui la farine produite était livrée.

Nous avons les moyens de mener une vie assez bourgeoise : ainsi, afin d'aider ma mère dans les tâches quotidiennes, nous logions chez nous une

jeune servante que secondait occasionnellement une aide ménagère. Je me souviens également d'un cocher qui conduisait le fiacre que mon père s'était procuré pour son travail. Cet homme prenait soin du cheval et s'occupait également d'autres tâches, comme la coupe du bois ou le transport des lourdes charges. Nous menions donc une vie très confortable.

Mon père n'était pas le seul de la famille à s'être lancé dans les affaires. Dans sa jeunesse, ma mère – Saloméa Shulamit Kalb – avait été une femme moderne. Originnaire de Rozvadov, elle y avait tenu avec son frère et sa mère, veuve, un magasin de tissus en gros, situé au rez-de-chaussée de leur habitation. Pour son commerce, elle avait d'ailleurs dû se rendre très fréquemment à Vienne, où elle effectuait ses achats de textiles.

Mon père avait par ailleurs passé six ans à l'armée. À vingt ans, en 1912, il fut enrôlé pour deux ans dans l'armée autrichienne, Przemysl faisant alors partie de l'Empire austro-hongrois. À peine son service terminé, la Grande Guerre éclata, si bien qu'il n'eut pas de répit et partit presque aussitôt pour accomplir son devoir. Sous les ordres d'un colonel qui présidait le *Feldgericht* – un tribunal militaire où l'on jugeait entre autres les déserteurs –, il travailla en tant que *Feldgerichtschreiber*, le greffier qui consignait les minutes des procès.



Rivka, Herman, Mayer et Shalom
en compagnie de leur mère (1912)

Lorsque j'étais gamin, je m'intéressais à cette période de sa jeunesse ; je voulais connaître les histoires du front et je l'interrogeais sur la vie des champs de bataille :

– Dis-moi, tu avais un revolver, une carabine, quelque chose pour te défendre ?

– Oui. Bien sûr...

Impressionné, je lui demandais donc tout naturellement :

– Mais alors, tu sais tirer !

– J'étais greffier, je n'ai jamais tiré...

Et il avait servi six ans dans l'armée !

Il dévoilait néanmoins des anecdotes intéressantes sur sa jeunesse. Je me souviens particulièrement de cette histoire qu'il me racontait et que j'appréciais, car elle faisait ressortir son esprit malin et plein d'humour. Son colonel adorait l'équitation et ils allaient souvent se promener à cheval ensemble. Un jour, la femme de ce supérieur l'avait fait venir chez elle : « Vous nettoierez le parquet... » Mon père, pas encore homme d'affaires, allait déjà exercer son sens stratégique dans la façon de gérer ce problème : « Partant du principe que personne ne me rappellerait pour un travail bâclé, je me suis contenté de jeter un seau d'eau sur le sol. L'effet fut immédiat : je fus renvoyé et on ne fit pas appel à moi une seconde fois. » Cette petite histoire m'avait amusé. Intéressé par les affaires, mon père se devait de fréquenter la

Kaufmännische Verein, club local de chefs d'entreprise où les habitués jouaient aux cartes. Comme il s'agissait d'un club fermé, j'avais la certitude de ne pas pouvoir y entrer. Je m'adressais donc au portier et insistais pour qu'il aille chercher mon père à qui je devais « absolument parler ». L'homme s'exécutait et revenait quelque temps plus tard avec, inévitablement, la même réponse : « Votre père est occupé ! Tenez, prenez ce zloty... » Et j'ai souvent réédité cet « exploit »...

Quelques années après son retour de la guerre, mon père se maria et ouvrit un petit atelier destiné à la fabrication de plastrons, de cols et de manchettes en celluloïd. En 1929, lors de la grande crise, cette usine dut malheureusement fermer ses portes. Après leur mariage, ma mère cessa quant à elle ses activités commerciales et quitta sa maison du centre de Rozvadov pour venir habiter à Przemysl, avec sa mère, qui n'avait pas voulu rester seule dans sa demeure avec son fils. À partir de ce moment, ma mère se métamorphosa complètement en cette mère de famille que j'ai toujours connue : la gardienne des traditions de la maison.



Julek, à l'âge de quatre ou cinq ans

La modernité de mes parents et leur fort ancrage dans leur époque n'empêchaient pas totalement, il est vrai, le maintien de la vigueur des traditions juives au sein de notre famille. Contrairement à mon père, ma mère accordait en effet une place privilégiée aux coutumes religieuses et ce, jusque dans leurs plus petits détails. Dirigeant tout, elle était une parfaite maîtresse de maison. En bonne mère juive, elle se sentait responsable du respect des règles et se voulait aussi pieuse que sa mère.

Mon père était lui aussi porté vers les traditions, mais la tolérance qui l'animait lui faisait aborder la religion sous un tout autre aspect que ma mère. Bien que très versé dans la connaissance judaïque, son respect des autres le poussait à ne rien imposer, pas plus au sein de sa famille que vis-à-vis des inconnus.

Ainsi, plus tard, il savait très bien, par exemple, que, même le jour du Shabbat, je fumais des cigarettes et roulais en voiture, mais jamais il ne m'en fit la remarque. De même, mes parents n'allumaient jamais la lumière à la maison le samedi et, lorsque je rentrais de mes expéditions tardives, les pièces étaient sombres. Malgré les prescriptions parentales, je rompais le charme en allumant la lampe du salon. Mes extravagances n'ont cependant jamais été pour mes parents l'objet de reproches. Ainsi était fait le caractère de mon

père : il ne voulait ni imposer son point de vue, ni s'imposer lui-même.

De la même manière, il insistait pour que je l'accompagne à la synagogue, tous les vendredis soir et les samedis matin. Ces recommandations ne représentaient cependant à ses yeux qu'une obligation symbolique ; il savait bien que j'en sortirais quelques instants plus tard. Son intention était de m'indiquer un cadre strict tout en s'imposant de me laisser agir ensuite comme je l'entendais, dans certaines limites, bien sûr. Je me vois encore l'accompagner à la petite synagogue Hirsch, située tout près de chez nous, pour m'installer avec lui, à côté des notables. J'admirais quelques minutes l'intérieur de la synagogue avant de sortir, poussé par l'ennui, rejoindre mes amis pour jouer au football dans la cour voisine.

Le respect de mon père ne s'exerçait pas uniquement vis-à-vis de ses enfants et de sa famille. Je me souviens, par exemple, de cette fois où une boulangère de notre ville était venue, l'air dépité, enrhumée et la tenue négligée, s'annoncer à notre porte. Cette anecdote se produisit un peu avant Pessa'h, lorsque la vente des matzoths bat son plein.

À peine entrée, cette dame s'assit à côté de mon père et, entrecoupant ses tirades de nombreux reniflements, commença à se plaindre des mesures

antisémites prises récemment par les autorités et de leurs conséquences pour une pauvre femme comme elle, veuve et malade : « Monsieur Bar, je ne sais plus vers qui me tourner, mes affaires sont au plus mal ! Ils ont mis des scellés sur ma porte ! Si je ne fais pas recette d'ici Pessa'h, je ne m'en sortirai pas ! Pour des raisons sanitaires, voilà leur prétexte ! Que vais-je faire ? »

Cette période de l'année servait en effet l'antisémitisme des autorités polonaises qui, afin de leur nuire, et sous divers prétextes, interdisaient aux boulangers juifs d'ouvrir leur commerce.

Mon père était alors un personnage connu en ville, un notable à qui les gens s'adressaient fréquemment. Il faut dire qu'il était membre du comité des invalides de guerre (1914-1918) et faisait également partie de la *Joint*¹. Enfin, il avait été élu échevin par la majorité des Juifs de Przemysl. À cela s'ajoutait le prestige d'une amitié d'enfance avec le maire de la ville, monsieur Janusiewicz, originaire comme lui de Nizankowice. Ne sachant plus vers qui se tourner, la boulangère avait trouvé tout naturel de venir, en ultime recours, exposer ses problèmes au citoyen très en vue qu'était mon père. Celui-ci, de son côté, y voyait une belle occasion

¹ Une organisation juive américaine d'assistance sociale et d'aide aux réfugiés, dont le nom complet est *American Joint Distribution Committee*.

de satisfaire son penchant naturel à inviter au partage du repas familial les personnes en plein désarroi.

Ma mère, le visage sombre, n'avait manifesté aucune opposition, mais je savais qu'elle ferait la remarque plus tard. À la fin de ce chaotique repas, elle m'attira dans la cuisine où, grommelant tout à son aise, elle déversa cette rancœur contenue tant bien que mal : « Voilà ! Ton père a encore réussi à trouver une invitée pour le déjeuner ! Pourquoi ne pouvons-nous jamais manger tranquillement en famille ? Je veux bien qu'il aide les gens, mais pourquoi pendant le repas ? » Son agacement était une fois de plus bien perceptible ce jour-là !

Mon père, lui, engloutit en vitesse une dernière bouchée, bondit de sa chaise et s'exclama avec conviction : « Julek, descends chercher la hache à la cave ! » Je dévalai les escaliers à toute vitesse et lui ramenai l'outil. « Suis-moi ! », me dit-il et nous nous rendîmes à la boulangerie. Admiratif, je regardai mon père s'approcher de la porte, soulever sa hache et, sans hésitation, fracasser les maudits scellés, symboles de l'injustice envers les Juifs.

Plus tard, lorsque je dus moi-même faire face à des situations extrêmes, cet exemple guida mes choix. Prendre ses responsabilités afin d'aider les gens dans le besoin : voilà une fierté que j'ai héritée de mon père.

Grâce à son respect et à sa tolérance, mon père avait mérité l'estime de son entourage. Très sociable, il entretenait de multiples amitiés. Pouvoir affirmer qu'il ne se connaissait pas d'ennemis était d'ailleurs l'une de ses plus grandes satisfactions. Sa disposition à rassembler ses connaissances lui avait servi lors du projet de reconstruction de la synagogue Romi Goldmunz, dans laquelle il avait fait réaliser un panneau de commémoration : par l'intermédiaire d'une petite lampe intérieure, le nom d'un défunt pouvait s'illuminer sur ce mur, le jour de l'anniversaire de sa mort, afin de lui rendre hommage.

À cette époque déterminante de ma vie, celle qui précéda la guerre, j'étais âgé de dix-sept ans. Les matins où je me levais pour aller à l'école et où j'enfilais mon uniforme bleu du *Gymnasium* resteront à jamais gravés dans ma mémoire. L'établissement que je fréquentais était une école de confession juive.

Ma grand-mère aimait énormément mon père et, bien que présente à la maison, elle restait très discrète et n'intervenait jamais dans les affaires familiales. Les moments les plus forts que j'aie connus en sa compagnie sont ceux que je vivais tous les matins, alors que je passais devant sa chambre. Sa petite silhouette m'attendait à la porte, la tête entourée d'une écharpe, m'interpellant avant

que je ne parte pour l'école. Je m'approchais alors et, lorsque j'arrivais auprès d'elle, je récitais une prière. C'était cette expression de dévotion qu'elle recherchait, car elle était très pieuse. Lorsque j'avais terminé, satisfaite, elle me glissait dans la main les 5 grosze quotidiens, l'équivalent de 25 centimes belges. La somme peut paraître dérisoire, mais elle comptait beaucoup pour moi car, après avoir empoché mon argent, je courais frapper à la porte de ma sœur pour lui demander de m'avancer les 20 grosze supplémentaires qui me permettraient d'aller au cinéma le soir. Ma sœur, alors en dernière année de lycée et plus âgée que moi d'un an et demi, était plus mûre et plus responsable. Elle prenait souvent sous son aile son petit frère.

Après ces « visites » matinales, j'allais déjeuner en prenant soin de dire bonjour à ma mère et à Zosia, la jeune servante ukrainienne qui logeait chez nous. Cette petite jeune femme de vingt-cinq ans environ était la petite amie d'un soldat polonais, champion de l'équipe de boxe de l'armée, un garçon très grand qui mesurait au moins cinquante centimètres de plus qu'elle. Cette différence avait tout pour m'intriguer et, curieux, je brûlais depuis longtemps d'interroger Zosia à ce sujet. Comme, un matin, elle passait près de moi alors que je déjeunais, j'en profitai pour la questionner :

– Zosia, dis-moi, je me demande... Comment se fait-il que tu sortes avec un garçon aussi grand ? Toi qui es si petite !

– Mais, *panicz*²..., vous, vous êtes un très beau garçon, vous pouvez choisir vos filles ! Moi, je ne peux pas choisir les hommes avec qui je sors...

Amusé par la réponse de Zosia, je ne fis pas attention à ce que j'étais en train de faire et pris pour couper mon fromage des couverts destinés à la viande. Ma mère, toujours très vigilante, s'en aperçut : « Julek ! Laisse ce couteau ! Tu sais pourtant qu'on ne mélange pas le lait et la viande ! Tu ne fais jamais attention ! File tout de suite à l'école, que je ne te voie plus ! » Toutes ces petites choses, futiles pour moi, étaient pour ma mère d'une importance capitale, en tant que manifestations sensibles des traditions dont elle se voulait la gardienne.

Pour ne plus entendre ses reproches, j'enfonçai ma casquette et filai tout de suite vers l'école. J'étais fier de me promener dans mon bel uniforme aux boutons d'argent. Une des manches, ornée d'un fil d'argent bordant un cœur, sur lequel étaient imprimés les chiffres « 625 », servait à indiquer le lycée que je fréquentais. J'aurais aimé pouvoir un jour parader avec le fil rouge des étudiants de terminale, mais je n'ai jamais dépassé la quatrième.

² Diminutif polonais signifiant « mon petit Monsieur ».

J'étais d'ailleurs un élève peu studieux et, si je n'ai jamais redoublé de classe, c'est peut-être grâce au fait que mon père, membre du Comité du *Gymnasium* et soutien financier de l'école, s'était attiré les sympathies des professeurs, devenus, éventuellement, moins regardants sur mes résultats !

Peu appliqué aux études et plutôt turbulent, j'attendais par-dessus tout les dimanches d'été pour pouvoir me défouler au « club Dynamo » et faire du volley-ball, sport que j'appréciais particulièrement. Comme je terminais souvent ma journée par une séance de natation, c'est épuisé et affamé que je rentrais à la maison ; il me restait juste assez d'énergie pour dévorer la moitié du grand gâteau au chocolat que ma mère préparait toujours ce jour-là. Je m'allongeais ensuite sur mon lit et m'endormais immédiatement. Le soir venu, lorsque ma pauvre mère m'appelait pour le repas, je restais étendu et, comme je ne faisais pas mine de bouger, j'avais droit à l'expression rituelle : « Mais cet enfant ne mange pas ! Il ressemble à une grenouille verte ! » Comme, en polonais, le mot *zabka*, « grenouille », est un petit mot affectueux, le terme de *zielona zabka*, venu à ma mère dans ces circonstances, devint tout naturellement mon surnom.

J'avais grand besoin d'être guidé. La direction facile que mon père avait donnée à mon parcours

scolaire ne s'était pas révélée le meilleur des freins pour mon inclination à l'amusement. Comme mon père s'occupait davantage de ma sœur Lucia, ma mère centra sur moi son attention et s'employa à surveiller autant mes activités studieuses que mes lectures récréatives. Elle voulut même me donner une formation musicale, bien qu'aucun membre de notre famille ne pratiquât d'instrument et qu'une ville militaire comme Przemysl n'eût pas vraiment développé une culture musicale très riche. Profitant de ce qu'un musicien de ses connaissances, monsieur Zimbalist, lui était redevable de quelque argent, mon père avait pensé faire plaisir à ma mère en proposant à ce violoniste un remboursement sous forme de leçons de musique.

Esquiver les samedis de prière et contourner les lois familiales faisait partie de mes talents innés : l'évitement pratiqué en douce et la résistance passive avaient rendu inopérantes les tentatives familiales visant à structurer ma jeunesse délurée. Emprisonné dans une pièce avec le professeur et incapable de me dépêtrer du piège que l'on m'avait tendu, tout aurait dû sembler perdu. C'est alors que le hasard me seconda : mon instructeur, issu d'une famille de musiciens célèbres – son frère, émigré à Hollywood, avait fait une brillante carrière de compositeur de musiques de films –, ne remplit pas les promesses qu'annonçait son nom.

Lorsqu'il passait le seuil de la porte, il était transi de froid ; surtout l'hiver, saison très rude à Przemysl, durant laquelle la température descendait parfois très bas, allant jusqu'à frôler les $-20\text{ }^{\circ}\text{C}$. Ces mois rigoureux annonçaient également les réjouissances de la période de Noël, dont faisait partie la visite annuelle au major Koterba, en prévision de laquelle mon père avait pris l'habitude d'acheter du chocolat et de la liqueur. Ce personnage généreux, médecin et ami intime de mon père, devait jouer plus tard un rôle important dans ma vie – j'y reviendrai.

Le jour de ma première leçon de violon, je reçus le professeur Zimbalist avec tous les égards qui lui étaient dus :

– Vous prendrez bien un verre de cognac pour vous réchauffer ?

– Ah oui ! Quelle bonne idée, je te remercie !, me dit-il en s'asseyant tranquillement.

Je lui tendis un verre qu'il prit d'un air satisfait et commença à savourer l'alcool avec nonchalance. Le voir rêvasser depuis un bon moment me fit perdre patience et me décida à ouvrir *Le dernier des Mohicans* dont, bien décidé à tromper mon ennui, j'entamai avidement la lecture. Le froid extrême qui régnait au-dehors n'avait pas refroidi que le corps de mon professeur, mais aussi sa motivation. Mon attitude ne semblait pas le perturber, tout occupé qu'il était à siroter son cognac.

Il revint. Enseigné par notre première entrevue, je lui proposai une eau-de-vie avant de prendre la liberté de m'installer confortablement pour ouvrir mon livre d'aventures, en prenant de temps en temps la peine de lever le nez afin de m'assurer qu'il était toujours bien à l'abri dans son monde de rêveries et que je pouvais, de mon côté, rester dans le mien.

Cette « formation musicale » dura quelques mois, durant lesquels j'améliorai davantage la lecture de romans que celle des notes de musique. Je n'ai même pas appris le solfège ! Si le violon suscite en moi de vives émotions, cet instrument exige un entraînement auquel je n'étais pas prêt.

Par son autorité et la façon dont elle s'occupait de ma formation, ma mère exerçait donc sur moi une influence plus directe que mon père, retenu à l'extérieur par ses multiples activités. Pour subvenir aux besoins familiaux, il lui arrivait ainsi de se lever de très bonne heure le matin et de prendre le fiacre pour aller travailler. C'est surtout par ce comportement généreux, motivé par son sens du dévouement familial, qu'il se manifestait.

Quand venait l'hiver, les conditions de travail de mon père étaient d'autant plus pénibles que s'y ajoutaient de sérieux problèmes d'asthme. Un jour d'un froid particulièrement intense, j'entendis ma mère lui faire une nouvelle fois ce reproche :

« Pourquoi te ruiner la santé ? Nous avons tout ce qu'il faut pour vivre ! » Cette souffrance, qu'elle s'imaginait extrême, était pénible à ma mère ; elle comprenait difficilement l'entêtement de mon père. Comme de coutume, mon père écouta attentivement les arguments de son épouse, qu'il repoussa avec douceur en lui objectant : « Je le fais pour les enfants. » Cette réplique s'inscrivit profondément dans ma mémoire.

Mes parents, chacun à leur façon, étaient dévoués à leur progéniture. Sous les remparts de Przemysl et dans l'atmosphère protectrice de ma famille, je ne voyais pas quels dangers pourraient venir troubler l'ambiance paisible dans laquelle j'avais passé mon enfance et mon adolescence. D'ailleurs, par manque de recul, rares étaient les habitants qui auraient pu entrevoir les bouleversements à venir.

La période trouble

Bouleversement soudain

Une silhouette élégante se dressait devant nous. À son uniforme distingué, je reconnus un officier SS. Discrètement en retrait dans son ombre, un second militaire, simple conscrit, l'accompagnait. Ma mère les salua. D'un pas hésitant, l'officier franchit la distance qui le séparait de nous, semblant vouloir repousser le moment où il aurait à délivrer son message. Son maintien embarrassé me laissait perplexe ; son style policé accroissait mon intérêt. Poussé par la curiosité, j'avais partagé l'empressement de ma mère à venir répondre à l'appel lancé par le martèlement de coups frappés à notre porte, quelques secondes auparavant.

Le militaire salua très courtoisement ma mère, avant d'engager les présentations. L'officier était colonel, d'origine autrichienne. Il n'avait eu qu'à traverser la rue pour venir nous parler.

Le rythme, familier à ma jeunesse, des allées et venues du bâtiment voisin, siège du DOK (le quartier général de l'armée polonaise basée à Przemysl), avait en effet été récemment brisé par

l'investissement brutal des locaux par les forces ennemies, le 1^{er} septembre 1939. Quelques jours après cette irruption, notre porte d'entrée s'ouvrait devant ces deux hommes, rescapés des violentes batailles où les nôtres avaient arraché la vie de plusieurs centaines de leurs compagnons.

Les civilités engagées, l'officier poursuivit :

– Nous avons appris que le Führer ferait une communication ce soir. Vous comprenez, nous ne voudrions pas la manquer.

Ma mère attendait, imperturbable, qu'il dévoile le fond de sa pensée.

– Voilà, reprit-il d'un ton embarrassé, nous n'avons pas de radio, nous voudrions emprunter la vôtre.

La demande était inattendue. L'antenne plantée sur le toit de notre maison, pratiquement l'unique bâtiment de leur champ de vision, ne leur avait visiblement pas échappé... Il aurait été difficile de ne pas accéder à leur demande.

– Faites-nous confiance, nous rapporterons votre poste de radio demain.

La promesse fut honorée. Ils nous revinrent le lendemain. Le colonel semblait s'être défait de ses manières affables de la veille. Il nous remit la radio puis, d'une remarque abrupte, congédia son acolyte. Le visage sombre, il se pencha ensuite vers ma mère.

– Demain, tous les Juifs dont le nom débute par « A » et « B » devront se présenter à la Kommandantur. Nous placerons des affiches partout en ville. Ne venez pas : cachez-vous...

Mon père choisit la cave, moi le grenier. La cour intérieure du bâtiment, que j'empruntai en sortant par l'arrière, offrait un escalier extérieur de quatre volées, la dernière débouchant sur le lieu de ma future retraite.

Quelques marches me séparaient encore du dernier étage. En contrebas, le crissement aigu de pneus dans la cour déchira soudain l'air. Je sursautai. Un camion ronflait bruyamment, quelques mètres en dessous de moi. Je penchai la tête. Le véhicule fit halte. Une portière s'ouvrit, offrant passage à un officier allemand, qui tourna immédiatement le visage dans ma direction. Aucune fuite envisageable. J'étais bel et bien repéré. J'hésitai. À ses cris, il ajouta alors des signes pressants, multipliant les gestes m'incitant à descendre.

Arrivé au pied de l'escalier, passablement inquiet, je me dirigeai lentement vers l'officier. Il prononça une phrase dans sa langue, que me rendirent compréhensible les rudiments de yiddish enseignés par ma grand-mère. L'ordre me fut donné de grimper à l'avant. J'obéis.

La banquette était large. L'Allemand m'indiqua ma place, entre le chauffeur et lui. Le camion sortit

de la cour et prit la route en direction de la ville. Le contact se poursuivit en allemand. Le petit groupe avait besoin d'un guide maîtrisant la topographie des lieux. Je compris très vite de quoi il retournait. La recherche se concentra sur les meilleurs endroits du coin pour un ravitaillement optimal en alcool, tabac et chocolats. Je me souviens encore d'avoir évité de pointer du doigt la boutique de monsieur Laufer, le père de mon amie Wanda. L'officier semblait ravi. Nous avons ainsi fait le tour de la ville. Bien que le camion fût énorme, les soldats n'eurent aucun mal à le remplir jusqu'au toit. Les emplettes terminées, ils me reconduisirent joyeusement chez moi.

À travers la vitre, j'aperçus le visage inquiet de ma mère. Transporté par une bande d'Allemands euphoriques, son fils, soulevé à bout de bras, fut hissé jusqu'à elle et passé par la fenêtre. Après s'être déchargé de son fardeau, l'officier plongea les mains dans sa fructueuse récolte et déversa une avalanche de cadeaux devant nous : une, deux, trois bouteilles d'alcool, suivies de multiples tablettes de chocolat, un déferlement inespéré auquel un rapide et sincère « *Danke schön !* » vint subitement mettre fin. Les Allemands filèrent comme l'éclair.